

PRENUMERATA

w Paryżu i na prowincji:

KWARTALNIE..... 4 fr.

PÓŁROCZNIE..... 8 fr.

ROCZNIE..... 15 fr.

Zagranicą:

ROCZNIE..... 18 fr.

TELEFON:

TRUDAINE 61.42

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

PARAISANT CHAQUE SAMEDI

ABONNEMENTS

Paris et Départements:

TROIS MOIS..... 4 fr.

SIX MOIS..... 8 fr.

UN AN..... 15 fr.

Etranger:

UN AN..... 18 fr.

TÉLÉPHONE:

TRUDAINE 61.42

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 3^{bis}, rue La Bruyère, 3^{bis} — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

L'ARMÉE POLONAISE

Le problème de l'Etat polonais vient de recevoir, de la part des Alliés, sa solution essentielle et définitive. La Pologne étant entièrement envahie par les Austro-Allemands, il n'y a qu'un moyen de réaliser son existence comme Etat indépendant: c'est de créer l'armée polonaise, sa base principale.

Il faut constituer une armée autonome dont les régiments lutteraient sous les drapeaux polonais, sous le commandement polonais, et prèleraient serment de fidélité à leur patrie polonaise. On doit donc créer partout où c'est possible, mais avant tout sur la libre terre de France, des détachements polonais. Car il est indispensable que les cadres de notre future armée soient prêts au moment où le Congrès de la Paix aura tranché pour toujours la question polonaise.

Dès la proclamation de l'indépendance de la Pologne par la Russie, la création d'une armée polonaise est devenue une question d'actualité urgente.

Dans une certaine mesure elle l'avait déjà été au début de la guerre. Des deux côtés belligérants les chefs politiques polonais, persuadés que cette grande guerre ouvrait une large voie à l'accomplissement des aspirations polonaises, se sont mis à organiser des détachements de *Volontaires polonais*, en rappelant à la vie les anciennes traditions napoléoniennes, des détachements qui formeraient la base d'une future armée polonaise, base indispensable à ce futur Etat.

Le « Comité National Suprême » en Galicie organisa des légions de ce genre. Ces légions qui devaient lutter pour l'Autriche et son alliée l'Allemagne, n'ont pas trouvé l'appui de la société polonaise et elles n'atteignirent même pas 30.000 hommes. Leur nombre diminua de jour en jour, et, lorsque il y a deux mois, l'empereur d'Autriche les mit à la disposition des autorités allemandes à Varsovie, elles ne comptaient que 10.000 hommes.

En Pologne Russe, au début de la guerre, on a aussi essayé de former des légions polonaises, qui devaient combattre du côté Russe et du côté de l'Entente. Ce projet néanmoins a complètement échoué, parce que le gouvernement russe d'alors n'a pas voulu consentir aux dites légions des chefs polonais et le commandement polonais.

Aux Etats-Unis, où il y a environ 4 millions de Polonais, les plus importantes organisations politiques, partisans de l'Entente et profondément antigermaniques, se sont aussi occupées, au commencement de 1915, d'organiser des légions polonaises pour les envoyer en Europe. Mais cette fois encore, la politique de l'ancien gouvernement russe qui faisait tout pour éloigner la Pologne

de l'Entente a tellement froissé les Polonais d'Amérique que ce projet a été abandonné.

Depuis la proclamation de l'Indépendance de la Pologne, par le gouvernement provisoire russe, la question de l'organisation des forces militaires polonaises a totalement changé. Il ne s'agit plus, actuellement, de légions qui feraient partie intégrale d'autres armées, tout en gardant une certaine autonomie, mais d'une armée polonaise distincte et indépendante, armée du futur Etat polonais, subordonnée seulement au commandement suprême des armées de l'Entente sur les mêmes bases que l'armée Anglaise, Belge, Portugaise et Russe en France, sont subordonnées au commandement en chef de l'armée française.

Du côté de l'Entente, cette question se présente de la façon suivante:

En Russie, elle commence déjà à être réalisée. A Minsk, où tout récemment eut lieu le Congrès des délégués des ouvriers et des soldats russes, les délégués des officiers et des soldats polonais servant dans les armées russes du front et de l'arrière se sont réunis. Ce Congrès a décidé la formation d'une armée polonaise, à qui, comme l'annonce l'Agence télégraphique de Pétrougrad, le gouvernement provisoire a donné son consentement. Le premier régiment polonais (les chasseurs) est déjà au front. La même Agence télégraphique nous renseigne que 102 officiers polonais, prisonniers de guerre, ont offert à M. Goutchkow, ministre de la guerre, de servir dans l'armée nationale polonaise afin de se battre « la main dans la main », avec l'armée fraternelle russe, pour la liberté des peuples et pour l'indépendance de la Pologne.

Les personnes compétentes affirment que si le gouvernement russe consent à composer avec des officiers et des soldats polonais servant dans l'armée russe, une armée po-

lonaise distincte, cette armée pourrait arriver à environ 500.000 hommes.

Il faut ajouter qu'il y a dans l'armée russe beaucoup d'officiers polonais très capables, mais très peu d'officiers supérieurs. La raison en est qu'il y a vingt-cinq ans, on a promulgué un ordre secret qui interdisait, sauf en des cas exceptionnels, de nommer les Polonais à des grades supérieurs à celui de capitaine; à cette même date les écoles militaires supérieures (académies, etc.) furent aussi fermées aux Polonais.

Aux Etats-Unis, la question de l'organisation des légions polonaises, abandonnée depuis 1914, pour les raisons que nous avons exposées plus haut, a été reprise à la suite de ces deux événements d'une importance mondiale: du ralliement des Etats-Unis à la coalition anti-germanique et de la Révolution Russe.

Il est inutile d'insister sur l'importance qu'aurait pour les Polonais la création d'une armée polonaise autonome. Ce serait la réalisation d'un des plus chers vœux de la nation polonaise, depuis cent ans forcée de combattre dans des rangs étrangers et pour des causes étrangères, et qui, dans la guerre actuelle, a été obligée de fournir deux millions de recrues. La création des armées polonaises, sur les principaux terrains de guerre de l'Entente, c'est-à-dire en France, en Russie, produirait une impression profonde en Pologne entière et sur ses 26 millions d'habitants dispersés dans le monde. De plus, cette armée serait la première preuve palpable et irréfutable de ce que tous les gouvernements de l'Entente, en commençant par celui de la Russie, sont réellement décidés à reconstituer l'Etat Polonais uni et indépendant, et que dans ce but ils ont fait le premier pas.

Mais pour l'Entente elle-même la création d'une armée polonaise nationale aurait

une très grande importance ; en voici les raisons :

a) L'armée polonaise appelée à combattre pour la résurrection de la Pologne sera animée partout de l'esprit patriotique le plus pur, et nulle part, même en Russie, elle ne se laissera entraîner à la démoralisation et à la désorganisation ; on peut être certain qu'elle sera le modèle de la discipline. Cette armée aura d'ailleurs une valeur militaire de premier ordre. La nation polonaise possède de glorieuses traditions militaires, l'histoire des guerres napoléoniennes en est le témoignage. Dans la guerre actuelle les légions polonaises en Galicie, toujours envoyées par leurs chefs, peu soucieux du sang polonais, aux points les plus dangereux, se sont battues, suivant les communiqués autrichiens, avec héroïsme ; enfin, les volontaires polonais dans l'armée française, par leur excellente conduite, leur bravoure et leur dévouement, ont mérité de nombreuses distinctions de la part des autorités militaires françaises.

b) L'apparition sur les deux fronts (oriental et occidental) des régiments polonais en uniforme national, commandés en polonais par des officiers polonais, ferait une très grande impression sur les Polonais qui combattent dans les rangs allemands et autrichiens.

c) La formation d'une armée polonaise amènerait un échec définitif de tous les projets allemands concernant la Pologne, entre autres celui de créer, avec l'aide du « Conseil d'Etat », une armée polonaise destinée à se battre contre la Russie. Ce serait une désillusion pour les Allemands qui entraînerait probablement le changement de leur politique dans le Royaume de Pologne, c'est-à-dire la rétraction totale ou partielle des concessions faites par eux et peut-être même l'application à l'égard des « Polonais ingrats » des répressions et de l'état de siège. De nouvelles épreuves attendent notre pays, mais nous avons la ferme conviction que la Pologne, inspirée par le but suprême vers lequel toute l'énergie de la nation est tendue, saura les supporter avec force et résistance.

Les 3 et 4 avril a eu lieu à Pittsburgh, un congrès extraordinaire de l'Union des « Sokols » polonais de l'Amérique. C'est une organisation très puissante et qui compte 80.000 membres, possédant presque tous une préparation militaire. A ce congrès la motion suivante a été votée :

« Etant donné que la guerre de l'Amérique avec l'Allemagne est en même temps une guerre de la nation polonaise avec son ennemi séculaire, nous sommes unanimes à demander la formation en Amérique d'une armée de « Kosciuszko », et nous faisons appel à toute l'émigration polonaise aux Etats-Unis pour nous aider dans la formation de cette armée. Dans ce but nous autorisons notre comité à promulguer le

plus tôt possible les ordres de mobilisation pour qu'une armée polonaise, commandée par des officiers polonais, et composée de 100.000 hommes puisse être mise sur pied afin de combattre aux côtés des Etats-Unis, pour la dignité de l'Amérique et pour la liberté et l'indépendance de la Pologne. »

Cette motion parlant de « L'armée de Kosciuszko », avait évidemment en vue une armée de volontaires. Bientôt après, le Congrès des Etats-Unis vota le service militaire obligatoire, ce qui ne peut pas rester sans influence sur la motion de Pittsburgh. On ne sait pas si le gouvernement des Etats-Unis consentira à séparer de son armée les soldats de nationalité polonaise, s'il permettra de former une armée polonaise distincte, et quel sera le chiffre des engagés volontaires, en dehors de ceux qui seront soumis au service obligatoire (21-31 ans), il peut atteindre le chiffre de 100.000 hommes.

Red.

The Polish Victims

Relief Fund

« The Polish Victims Relief Fund » qui, sous les auspices de M. I. J. Paderewski, du major général sir Ivor Herbert, Bart., du lieutenant-colonel sir Francis Younghusband, du Père Bernard Vaughan, S. J., du lieutenant-colonel John Buchan et de M. H. E. Morgan et grâce aux soins actifs de son éminente secrétaire miss Laurence Alma Tadema, poursuit avec énergie la noble œuvre qu'elle a entreprise pour assister les Polonais martyrs et leurs enfants, publie une petite brochure relatant toute l'histoire de ses efforts depuis sa fondation.

Le public anglais, la première année de son existence, lui assura de mars 1915 à mars 1916 plus de £ 121.000, c'est-à-dire plus de 3.025.000 fr.

L'année suivante, de mars 1916 à mars 1917, la charité anglaise à la Pologne se ralentit un peu et ses dons furent un peu moindres : La Pologne n'apparaissait plus alors comme champ de bataille dans les journaux, elle était occupée par l'ennemi, et malgré le triste sort de sa population les événements ne la rappelaient plus à l'imagination du public.

Néanmoins, le 25 mars 1917, le trésorier, Lord Stuart de Wortley, pouvait dire que la « Polish Victims Relief Fund » avait recueilli la somme de £ 138.650 10 s. 3 d., c'est-à-dire 3.466 262 fr. 50. Plus de la moitié de cette somme — £ 71.000 — provient de la Nouvelle-Galles du Sud, grâce aux soins de la « Sydney Fund for the Relief of Polish Victims of the War », aux organisateurs du Jour des Alliés et à la générosité du gouvernement de la Nouvelle-Galles du Sud.

Le gouvernement de Victoria s'est inscrit pour la somme de £ 6.550. Le Canada a donné environ £ 1.700. L'Australie a envoyé £ 950, la Nouvelle-Zélande près de £ 690, l'Afrique du Sud environ £ 460, l'Inde £ 375, le Ceylan £ 238, le Borneo du Nord anglais £ 200.

De toutes les parties de l'empire britannique sont arrivés des témoignages de sympathie pour le peuple polonais. Il en est de profondément touchants émanant non seulement de la population civile, mais de militaires servant dans les rangs de l'armée active.

C'est toute l'Angleterre et tous ses Dominions, qui, d'un cœur unanime, ont répondu à l'appel de « The Polish Victims Relief Fund ». La Pologne reconnaissante ne l'oubliera jamais.

LES FAUX MONNAYEURS

Le 14 avril 1917, le général gouverneur de Varsovie, von Beseler, a publié une ordonnance qui retire de la circulation en Pologne le rouble russe et qui à sa place introduit une nouvelle unité monétaire — un mark... polonais.

Voici ce qui constitue l'immense portée financière de cette opération. Le rouble russe dans le Royaume de Pologne est depuis cent ans la seule monnaie de circulation — par conséquent, des sommes très considérables des roubles se sont accumulées entre les mains de la population polonaise. Or, sous peine de 100.000 marks et de cinq ans de prison, personne ne peut désormais faire la moindre transaction pécuniaire en roubles. D'après les §§ 7 et 10 de l'ordonnance, une transaction pareille, non seulement entraîne les pénalités citées plus haut, mais elle est considérée comme nulle et non avenue. Dans ces conditions il ne reste aux propriétaires du rouble que de l'échanger contre la nouvelle monnaie (en papier, bien entendu), contre le mark... polonais. La caisse d'Etat se prête volontiers à cette opération, qui présente ainsi un drainage des roubles russes dans toute la Pologne. Grâce à ce stratagème, le gouvernement allemand se trouvera sous peu de temps en possession des sommes immenses en roubles qui lui reviendront absolument pour rien, le mark « polonais » n'ayant pas cours en dehors du Royaume (§ 8). En outre, avec ce papier sans valeur les Allemands se proposent de payer à la Pologne des milliards de marchandises qu'ils raflent dans ce pays.

Des millions de roubles — c'est-à-dire, la richesse monétaire polonaise, et les milliards de marchandises, c'est-à-dire sa richesse naturelle, vont ainsi passer gratuitement entre les mains des Allemands. Le pays sera dévalisé totalement. Mais ce n'est pas tout : la même opération est pour l'Allemagne l'unique planche de salut sur le marché international. En effet, nous savons que déjà le mark allemand y a tombé dans la proportion de 60 % de sa valeur d'avant la guerre. Quant aux papiers allemands, ils ne sont pas même acceptés. Et pourtant plus que jamais l'Allemagne a besoin de caoutchouc, de coton, de cuivre, ainsi que de toutes sortes de grains et de denrées. Comme elle ne peut pas envoyer partout en échange de ses produits son fer ou sa houille — il lui faut de la monnaie qui soit acceptable sur les marchés étrangers. Le rouble tombe dans cette catégorie et l'Allemagne le rafle sans scrupule, ruinant la Pologne et rétablissant sa balance sur le marché international d'un seul coup.

La portée de cette mesure n'échappe à personne. Mieux que tout le monde, les Polonais sont placés pour comprendre sa diabolique signification. Cette mesure ouvre les yeux de la population sur le sens toujours le même de la protection prussienne. Elle ravive les souvenirs d'une autre fourberie absolument dans le même genre, quoique encore moins élégante, dont la Pologne a été déjà victime à la fin du XVIII^e siècle. A cette époque, le roi de Prusse a lancé en Pologne des millions de monnaie polonaise... falsifiée à Berlin. — Aujourd'hui, l'empire de la kultur trouve plus conforme avec sa dignité d'inonder le pays avec un papier sans valeur, se plaçant ainsi au rang des financiers véreux qui distribuent des valeurs fictives, drainant les bourses des pauvres. La consternation de l'opinion polonaise en face de cette opération financière qui est une calamité pour le pays est immense.

Le membre du Conseil d'Etat polonais, directeur du département des finances, le conseiller Stanislas Dzierzbicki, a donné immédiatement sa démission pour protester contre la mesure financière des successeurs du faux monnayeur royal.

Malheureusement, rien ne peut arrêter le désastre du pays qui sera forcé de s'exécuter, serré dans les griffes de fer de l'ordonnance du 14 avril 1917.

B. P.

Le pèlerinage polonais à Montmorency

Bien que le ciel n'ait pas été clément et que couvert dès le matin d'épais nuages il nous ait maintenus sous la menace continuelle de la pluie le succès du pèlerinage de Dimanche dernier a dépassé toutes nos espérances.

A 9 heures du matin, la gare du Nord regorgeait de monde. Il y avait foule au guichet où l'on délivrait des billets pour le train spécial formé à l'intention du « pèlerinage polonais à Montmorency ».

A 9 h. 22, le signal du départ était donné et le train s'ébranlait. Les wagons bondés ne purent contenir tout le monde et beaucoup de personnes durent attendre les trains suivants.

Enfin tout le monde réussit par des moyens de fortune à gagner l'église où le service religieux commença à 11 heures. La nef était décorée de verdure et de drapeaux français et polonais. C'était M. l'abbé Więkowski qui officiait. La cérémonie était présidée par Mgr Postawka, le directeur de la Mission polonaise à Paris. Il était assisté de plusieurs prêtres, parmi lesquels on remarquait M. l'abbé Can-



Les enfants de l'Œuvre polonaise de Saint-Casimir

(Photo Paul Demézy.)



La Délégation des soldats polonais des armées française, russe et belge

(Photo Paul Demézy.)

groupés en tête attendaient que tout le monde eût quitté l'église.

Derrière eux s'était rangée une délégation des élèves de l'école polonaise des Batignolles, puis un groupe de volontaires polonais permissionnaires et de soldats polonais servant dans les brigades russes sur le front français, qui portaient une magnifique couronne de fleurs rouges et blanches au milieu de laquelle était tendue une large écharpe aux couleurs polonaises, sur laquelle en lettres d'or était tracée l'inscription suivante : « Aux Polonais tombés au Champ d'Honneur de la France ».

Venaient ensuite deux vétérans de 1863 et de 1870, MM. Cieszkowski et Czajkowski, portant l'étendard et le drapeau polonais. Une délégation des notables de la colonie polonaise de Paris les entourait.

Derrière, s'étaient groupées aux côtés de M. Georges Lacour-Gayet, de l'Institut, les personnalités officielles qui étaient venues assister à la cérémonie. On y voyait M. le capitaine de Ridder, représentant du Ministère de la guerre, M. le colonel Herqué, représentant le général Dubail, gouverneur militaire de Paris, M. le sous-préfet de Pontoise, M. Autran, M. le maire de Montmorency, M. le comte Ignatiev et M. le prince Mechtchersky de la Mission Militaire russe à Paris, accompagnés de plusieurs officiers russes, MM. Courtois de Malville et Tirman, membres du Conseil d'Etat; M. Dubreuil, ancien chef de Cabinet de M. Paul Doumer; M. H. Rosny, le colonel Mokiejewski et d'autres officiers polonais servant dans l'armée française.

tenot dont le dévouement pour la cause de la Pologne est connu de nos compatriotes.

Les fillettes de l'œuvre polonaise de Saint-Casimir groupées au grand orgue sous la direction de leurs bonnes sœurs exécutèrent pendant la messe une série de motets et de chants religieux polonais. Ces mélodies touchantes et pleines de grandeur émurent profondément les assistants en évoquant le souvenir de la patrie lointaine. A l'offertoire, notre compatriote Paul Kleczkowski, aujourd'hui officier interprète à l'Etat-Major de l'armée et avant la guerre artiste de l'Opéra, où il chanta, sous le nom de Pierre Kardec, fit retentir les voûtes de l'église de sa voix puissante en exécutant d'une façon magistrale le beau *Lacrymosa* du célèbre compositeur belge Pierre Van Damme. Puis, Mlle Mirska, élève du Maître Jean de Reszke, chanta de sa voix pure et cristalline le superbe *Agnus Dei* de Bizet. Ces deux artistes étaient accompagnés par le maestro Amadée qui tenait l'orgue avec sa maîtrise habituelle.

La messe fut suivie d'un sermon prononcé par le célèbre prédicateur, M. l'abbé Ambler, vicaire à Saint-Pierre de Montrouge. Dans des accents émouvants, il évoqua le glorieux passé de la Pologne et affirma sa ferme conviction que le jour était proche où elle allait enfin être récompensée de tous ses malheurs et de tous ses sacrifices.

Tandis que le prédicateur descendait de la chaire, dehors, le cortège commençait déjà à se former. Les enfants de l'œuvre de Saint-Casimir



La Délégation des dames polonaises

(Photo Paul Demézy.)

Puis venaient quatre groupes de dames polonaises portant des gerbes de fleurs ornées de rubans aux couleurs nationales. Chaque groupe composé de 25 dames s'était rangé derrière son délégué respectif.

Enfin, les membres du pèlerinage fermaient la marche.

Ce cortège imposant se déroula à travers les rues de Montmorency et atteignit vers midi, et demi, le cimetière à l'entrée duquel M. Georges Lacour-Gayet, plein d'un dévouement sans bornes pour la cause polonaise, prononça le superbe discours que nous publions dans le présent numéro.

L'assistance se dirigea ensuite vers le tombeau de Kniaziewicz et de Niemcewicz où M. Venceslas Gasiorowski prononça un vibrant discours en polonais. « C'est une joie inexprimable pour moi, s'écria en terminant l'éminent orateur, d'annoncer sur la tombe de ce vaillant patriote l'approche d'événements de grande portée qui vont décider définitivement du sort de notre patrie. »

La voix étranglée par les sanglots, M. Ladislas Cieszkowski salua en quelques paroles la mémoire de Kniaziewicz, ce grand général polonais qui versa son sang pour la France. Une profonde émotion s'empara de l'assistance au moment où la haute stature du vieillard s'inclina en étendant le drapeau polonais cravaté des couleurs françaises sur la tombe du grand patriote.

La délégation des volontaires polonais s'approcha à ce moment et déposa à côté du drapeau la couronne dédiée aux Polonais morts au Champ d'Honneur de la France.

Tandis que prenait fin cette pieuse cérémonie, les dames porteuses des gerbes de fleurs s'étaient, sous la conduite de leurs délégués, répandues dans tout le cimetière où elles ornèrent de fleurs les tombes des patriotes polonais.

On quitta le cimetière.

Les personnes qui s'étaient inscrites à l'avance se rendirent à l'Hôtel de France dans les salles duquel un déjeuner de 300 couverts était servi.

Les personnalités officielles prirent place à la table d'honneur présidée par M. Georges Lacour-Gayet, de l'Institut.

La série des discours fut ouverte par une allocution de l'éminent historien qui est à la fois un orateur remarquable. Il sut avec un charme tout particulier trouver un mot aimable à l'adresse de chacun des représentants du monde officiel aussi bien présents à la cérémonie que de ceux qui s'étaient fait excuser. Une émouvante manifestation se produisit au moment où M. G. Lacour-Gayet signala la présence dans l'assemblée du sous-lieutenant Miecislav Rodzynski qui fut le premier parmi les volontaires polonais à signer un engagement au début de la guerre. Parti simple soldat, Miecislav Rodzynski a gagné tous ses grades sur le champ de bataille. Décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre, il a été cité huit fois à l'ordre du jour dont trois à l'ordre du jour de l'armée. Les paroles du président énumérant les mérites du brillant officier furent saluées par les applaudissements frénétiques de l'assistance qui ovationna longuement le jeune héros.

L'allocution de M. G. Lacour-Gayet fut suivie de la *Marseillaise* exécutée par M. Kleczkowski-Kardec.

Puis, le président proposa, à défaut d'hymne russe, de former les vœux à la prospérité de la nouvelle Russie. Cette proposition fut accueillie par les applaudissements chaleureux de l'assistance.

La parole fut ensuite donnée à M. le maire de Montmorency qui, en des termes pleins d'éloquence, retraça d'une façon très spirituelle les souvenirs qu'évoquaient en lui le pèlerinage polonais auquel, en sa qualité de maire, il assiste depuis plus de quarante ans.

Le comte Ignatiev parla en l'honneur des soldats polonais dans l'armée russe qui ont fait vaillamment leur devoir en versant leur sang pour la cause commune.

M. Jean Dereziński prononça ensuite un beau discours où, en sa qualité de Polonais de la partie de la Pologne appartenant à la Prusse, il fit valoir l'énergie avec laquelle ses compatriotes opposent une résistance indomptable à l'emprise allemande.

M. Venceslas Gasztowtt prit la parole. Dans un discours émouvant, il évoqua le souvenir de la visite qu'il fit jadis jeune étudiant, à Victor Hugo, afin de solliciter son intervention à la Chambre au moment où la Pologne était l'objet d'un terrible régime d'oppression de la part du gouvernement du tsar. Il rencontra chez Victor Hugo un accueil digne de la belle âme du

grand poète qui s'efforça de consoler le jeune patriote polonais et de raffermir en lui l'espoir en la libération de son pays.

Une série d'orateurs s'étaient encore inscrits. Il faut citer parmi eux M. Joseph Lipkowski qui célébra l'importance au point de vue international des événements qui viennent de se produire en Russie et M. Paul Kleczkowski qui fit valoir le rôle qu'avait joué la révolution russe dans les rapports russo-polonais.

Notre Directeur, M. Venceslas Gasiorowski, prit plusieurs fois la parole au cours du banquet pour inviter nos compatriotes à prendre une part active à la lutte qui s'est engagée pour l'indépendance de la Pologne.

M^{lle} Mirska a exécuté avec sa maîtrise habituelle l'hymne « Jeszcze Polska nie zginęła ».

Puis, l'artiste plein de finesse et de talent qu'est M. Lubelski exécuta une série de chants polonais que l'assistance accueillit avec transport. On se serait cru à Varsovie où avant la guerre le sympathique chanteur charmait chaque soir un public d'élite de ses créations inoubliables.

Le déjeuner terminé, on se rendit de nouveau au cimetière où avait lieu, à 4 heures, l'inauguration d'un monument érigé à la mémoire de J. S. Chamiec, soldat, patriote et poète polonais. Des discours furent prononcés par M. Venceslas Gasztowtt, M. Eddy-Levis, éminent poète belge, et le Directeur de notre Revue.

Par petits groupes on retourna à la gare pour regagner Paris. Chacun emportait un souvenir ineffaçable de cette belle journée.

Parmi les nombreuses preuves de sympathie que nous avons reçu à l'occasion de notre pèlerinage à Montmorency, citons entre autres celles de M. le Ministre de l'Intérieur, M. le Ministre des Colonies, M. Delanney, Préfet de la Seine, M. Autrand, Préfet de Seine-et-Oise, M. Laurent, Préfet de Police, M. J. Lambert, Attaché militaire à Légation de Belgique en France, M. le Capitaine Carl Boyd attaché militaire à l'Ambassade américaine, M. Louis Barthe, ancien Président du Conseil, M. Doumer, Sénateur qui s'est fait représenter par son ami M. Dubreuil, M. Maurice Barrès, Membre de l'Académie, M. Eugène d'Eichthal, membre de l'Institut, M. Charles Richet, membre de l'Institut, de M. Henri Welschinger, Membre de l'Institut, M. Georges Berthoulat, directeur de la *Liberté*, M. Paul Labbé, M. Trogan, Directeur du *Correspondant* et M. Edouard Driault, directeur de la Revue des Etudes Napoléoniennes et M. Jean Herbette, Rédacteur à l'*Echo de Paris*.

M. A. Mithouard, Président du Conseil municipal, nous écrit : « Je me serais fait un devoir de me rendre à votre invitation, mais je dois ce même jour prendre la parole pour recevoir, au nom de la Ville de Paris, le monument élevé à l'illustre savant que fut Berthelot. » M. A. Millerand, ancien Ministre : « Je ne suis malheureusement pas libre le 20 mai, mais soyez assuré que je serai de cœur avec vous dans cette commémoration qui emprunte aux circonstances un caractère si émouvant. » M. l'Attaché Militaire d'Italie à Paris : « Je serais très heureux de prendre part à cette émouvante manifestation, mais malheureusement il ne m'est pas possible de quitter le Grand Quartier Général en ce moment où tant d'affaires me réclament ici. Croyez que je m'associe de tout cœur à votre noble témoignage. »

M. Georges Duruy : « J'aurais aimé à me réunir avec vous du grand événement que vous voulez célébrer par ce pieux pèlerinage à Montmorency. Je l'annoncerai du moins aux Elèves de l'Ecole Polytechnique et je serai, le jour venu, de tout cœur avec vous. » M. Ernest Denis, Professeur à la Sorbonne : « Malheureusement, je dois faire le 20 mai une conférence et il me sera matériellement impossible de me réunir à vous. Soyez persuadé du moins que je m'associe de tout cœur à votre pieuse pensée : puisse la France et la Pologne voir enfin se réaliser ce qui a toujours été leur idéal commun, l'émancipation des peuples opprimés et puisse votre patrie rassembler sous son drapeau glorieux tous ses fils séparés. » M. Abel Ferry, Député : « Vous connaissez mes sentiments envers la Pologne et je regrette de ne pouvoir les témoigner une fois de plus en vous accompagnant à votre pèlerinage patriotique à Montmorency. » M. Paul Escudier, Député : « J'aurais été heureux d'accomplir avec vous, sous la présidence de M. Lacour-Gayet, le pèlerinage

annuel sur la tombe de ceux qui autrefois n'ont pas désespéré, et de ceux aussi qui viennent de donner leur vie pour la cause la plus sainte. Malheureusement j'en suis empêché. Mais notre cœur battra pour la Pologne en ce saint anniversaire où l'Indépendance de votre patrie sera proclamée et célébrée, avec le souvenir des morts. » M. Georges Bienaimé, notre éminent ami : « Cette année surtout, alors que les aspirations de la Pologne sont si près de se voir réalisées, j'aurais voulu me retrouver auprès de ces Polonais de l'émigration, qui si longtemps et si patiemment, ont fait le pèlerinage de Montmorency, puisant dans cette pieuse visite annuelle un réconfort pour leurs indéfectibles espérances. » M. Antoni Klobukowski, Ambassadeur de France : « Je suis très sensible à votre invitation et croyez à tous mes regrets de ne pouvoir quitter mon poste pour m'y rendre. J'aurais eu grande satisfaction de me joindre à vous dans une manifestation qui si touchante par elle-même, emprunte aux circonstances une haute signification de fidélité inébranlable au glorieux passé de la Pologne et de confiance absolue dans sa libération prochaine du joug des Barbares. »

M. Edouard Herriot, Sénateur et Maire de Lyon, Ancien Ministre : « Cher ami, je voudrais de tout mon cœur être avec vous le 20. Hélas ! je ne le puis. Je pars ce soir pour Rome. Mais associez-moi en pensée à l'hommage que vous rendrez à vos martyrs. Comme vous, je les aime ; avec vous, nous les vengerons. Affectueusement. »

Nous recevons également une très émouvante lettre de M. André Lebey, Député de Seine-et-Oise, et le télégramme suivant de Sa-Remo :

M. l'Abbé Joseph Borodzicz, Président du Comité de Polonais. « La Colonie polonaise en Italie s'unit à vous de cœur dans cette touchante et patriotique cérémonie. »

Discours de M. G. Lacour-Gayet

Mes chers amis de Pologne,

Au mois de mai 1841, il y a soixante-seize ans, une cérémonie funèbre se célébrait avec beaucoup de solennité dans ce petit cimetière, où nous réunis aujourd'hui un même sentiment de piété patriotique. Par une après-midi de printemps, dans ce beau cadre de verdure, les Polonais de Paris et de Montmorency étaient venus en grand nombre, pour conduire à sa dernière demeure un de leurs compatriotes. Celui qu'ils pleuraient était Julien-Ursyn Niemcewicz ; sa vie tout entière, dans les assemblées politiques, sur les champs de bataille, dans les sociétés littéraires, avait été consacrée à la cause de la patrie polonaise.

Nonce de la Livonie polonaise, Niemcewicz avait mis toute son énergie à préparer l'avènement de la constitution du 3 mai 1791 ; pour lui et pour tant d'autres esprits généreux, c'était le salut assuré de la patrie ; mais il ne connaissait pas encore tout le cynisme de Catherine et toute la perfidie de Frédéric-Guillaume. Bientôt Kościusko avait appelé ses compatriotes aux armes. Tout de suite, Niemcewicz avait couru s'enrôler sous les bannières de la liberté. A Maciejowice il était tombé couvert de blessures, à côté de son chef et de son ami. Les Etats-Unis l'avaient vu pendant quelques années. En 1807, à la voix de Napoléon, la Pologne avait paru renaître ; alors il était revenu dans sa patrie ; membre du Sénat, il s'était associé à tous les travaux de la régénération de la Pologne. Après la catastrophe de 1812 et la ruine de la France, tout était à recommencer. Votre compatriote avait partagé les illusions de 1815 ; il s'était associé aux folles espérances de 1830, sitôt détruites et qui furent suivies pour la malheureuse Pologne d'un martyre encore plus douloureux. La vie ne lui était plus permise dans sa patrie opprimée. Il vint, comme des milliers de ses frères, demander un asile à la France, et il avait achevé de vivre chez nous, sans cesser de penser à la patrie absente et suppliciée. Il avait choisi lui-même le cimetière de Montmorency pour sa dernière demeure ; la paix silencieuse de ce cimetière, loin de l'agitation des villes, convenait à son âme meurtrie. Il avait ré-

digé l'inscription que l'on devait graver sur sa dalle funéraire : *Quamdiu vixi patriam colui, morior in exilio*, « Tant que j'ai vécu j'ai aimé ma patrie, je meurs en exil ». Paroles d'une cruelle vérité, qui auraient pu servir d'épithaphe à des milliers de Polonais. Combien de vos frères, ô Polonais, ont été obligés, alors et depuis, en 1831, en 1863, en 1915, à quitter, au prix des pires sacrifices, la terre de leurs aïeux et à aller finir leur vie mortelle sous des cieux étrangers ! Ils avaient aimé leur patrie, tous ces proscrits à la foi indomptée, et ils étaient morts en exil.

Le cercueil de Niemcewicz avait été mis à sa place, les dernières prières avaient été dites. Alors un Polonais s'approcha de cette tombe entr'ouverte, pour adresser un suprême adieu à celui qui n'était plus. C'était le prince Adam Czartoryski, l'ancien ministre et ami d'Alexandre I^{er}, qui avait été, en 1830, le premier président de la Pologne ressuscitée ; deux ans plus tard, il avait suivi le sort des milliers de ses compatriotes qui avaient choisi la France comme une terre de refuge et d'espérance : car Czartoryski était de ces âmes généreuses qui avaient une confiance indestructible dans les destinées de la noble Pologne. A la foule émue de ses frères qui l'écoutaient il rappela comment Niemcewicz avait conservé, dans ses *Chants historiques de la Pologne*, le souvenir de la gloire des aïeux ; il avait fait revivre les siècles d'héroïsme où les Boleslas, les Casimir, les Sigismond, les Zamoy-ski, les Sobieski, les Kosciuszko, avaient été, à l'orient de l'Europe chrétienne, les soldats de la civilisation et de la liberté. Le poète qui avait essayé de consoler la douleur patriotique de sa race en chantant les jours heureux où la Pologne avait connu les joies de la gloire et de la liberté, dormait à présent son dernier sommeil sur une terre qui certes avait été hospitalière à lui et à ses amis, mais qui n'était pas cette terre que rien ne remplace, la terre des aïeux, la patrie. Le prince Adam Czartoryski s'approcha alors du caveau ; autour de la bière où reposait le poète, il déposa quelques mottes de terre. Elles étaient deux fois sacrées ; car elles provenaient du sol de la Pologne et du tombeau même de Kosciuszko. Un peu de la Pologne, un peu de la patrie touchait à présent les cendres de Niemcewicz.

Un assistant s'approcha à son tour de la tombe ; c'était un vieillard de près de quatre-vingts ans, le général Kniaziewicz, qui avait été l'ami du défunt depuis les années lointaines de sa jeunesse. Kniaziewicz avait combattu pour la patrie polonaise, à Dubenka et à Maciejowice. Quand la fortune des armes avait fait triompher la cause de l'oppression, il avait choisi la France pour sa patrie adoptive. Il avait été l'un des premiers, en 1797, à répondre à l'appel vibrant que Dombrowski avait lancé à ses compatriotes, lorsque s'étaient formées les légions polonaises, qui allaient unir à jamais par la fraternité des armes les deux amies immortelles, la Pologne et la France. Il avait reçu le commandement de la première légion. Son rôle dans la conquête du royaume de Naples lui avait valu, de la part du général en chef Championnet, un grand honneur ; il avait été désigné pour venir présenter au Directoire, dans une séance solennelle, trente-cinq drapeaux ou guidons enlevés à l'ennemi. Ce jour-là, le 8 mars 1799, le ministre de la guerre Dubois-Crancé, le directeur Barras, avaient rendu un légitime hommage aux soldats de la Pologne, qui, ne pouvant plus combattre pour leur patrie, venaient combattre dans les armées républicaines pour l'indépendance des nations. Lors de ce voyage à Paris, Kniaziewicz avait revu le héros de la patrie polonaise, Kosciuszko, et il avait remis entre ses mains un trophée insigne ; c'était le sabre même que votre grand Sobieski avait envoyé à Notre-Dame de Lorette après la défense de Vienne et que les Polonais venaient de retrouver dans ce sanctuaire. Qui était plus digne que le chef de Maciejowice de recevoir cette relique glorieuse ?

Kniaziewicz avait commandé ensuite la légion du Danube, qui faisait partie de l'armée de Moreau ; à la journée de Hohenlinden, à l'occupation de Lintz, il avait cueilli sa part de gloire. Bonaparte était à ses yeux comme un dieu sauveur. « C'est en vous, disait-il au Premier Consul, que les Polonais peuvent concentrer leur dernier espoir ; vous pouvez nous rendre le bonheur en rétablissant notre malheureuse patrie, qui peut contribuer à former la balance de l'Europe. » Et cependant le traité de Lunéville avait été pour lui et pour ses frères d'armes une amère déception. Mais quel vertige d'enthousiasme, quelques années plus tard, quand il avait combattu à la Moscowa, quand il était entré à Moscou avec les soldats de la Grande Armée ! Deux mois après



M. G. Lacour Gayet, de l'Institut, entouré des personnalités officielles, à gauche, le colonel Ignatiev, à droite, le maire de Montmorency, puis le représentant du Ministère de la Guerre, le capitaine de Ridder, derrière, le colonel Herqué, représentant le Général Gouverneur de Paris, etc.

toutes les espérances de la Pologne avaient sombré dans le passage de la Bérésina.

En 1830, Kniaziewicz s'était remis à espérer ; et, depuis les jours tragiques où « l'ordre régnait à Varsovie », il espérait encore. Car il savait bien que la Pologne vaincue, écartelée, martyrisée, représentait une force supérieure à toutes les violences de ceux qui l'avaient dépecée, et que cette force, qu'on appelle le droit, est telle que ni les persécutions ni les années ne peuvent prévaloir contre elle. Un Français qui vous a beaucoup aimés, Montalembert, l'a dit, à propos de vos malheurs, dans sa langue magnifique : « Le droit après tout n'est qu'un mot, mais c'est un mot immortel ; c'est une force que rien n'éteint, qui vit dans le fond des cœurs, qui y brûle, qui y vit comme une flamme inextinguible, et c'est à cette flamme que Dieu allumera un jour l'incendie de sa justice et de sa vengeance. »

Kniaziewicz avait choisi Paris pour y vivre ses dernières années. Les émigrés polonais avaient un culte pour ce vétéran des armées de Pologne et de France, qui leur rappelait tant de souvenirs de gloire et de douleurs. La mort de Niemcewicz l'avait frappé dans ses affections les plus chères. Et il était venu, ici où nous sommes, pour faire entendre à ses compatriotes, au bord de la tombe de son ami, des paroles de patriotisme et d'espérance.

Juste un an plus tard, en 1842, Kniaziewicz avait cessé de vivre. Il avait demandé à être inhumé auprès de son ami ; sa tombe fut creusée, en effet, à côté de celle même où il avait pour la dernière fois salué la mémoire de Niemcewicz.

C'est ainsi qu'une partie de ce cimetière fut

consacrée dans la mémoire des Polonais par la sépulture des deux amis : Niemcewicz, l'ancien sénateur du Duché de Varsovie, Kniaziewicz, l'ancien général des légions d'Italie et du Danube, tous les deux soldats du droit et champions de l'espérance.

L'endroit était bien choisi. Sur cette colline avait grandi jadis une des plus nobles familles de la France guerrière ; elle avait fait souche de connétables, de maréchaux, d'amiraux. A l'époque féodale les Montmorency s'intitulaient les premiers barons chrétiens ; au siècle de la Renaissance ils empruntèrent au grec une formule non moins orgueilleuse : ils étaient « ceux qui n'avaient jamais erré ». Ces souvenirs de guerre et de fidélité convenaient aux cendres de ceux qui avaient souffert pour leur patrie, qui avaient conservé jusqu'à la mort leur foi et leur fidélité au drapeau national.

Ainsi le dix-neuvième siècle vit naître chez les Polonais de la région parisienne cette pieuse tradition de se grouper pour le sommeil du tombeau sur cette terre où reposaient déjà des compatriotes illustres. Votre grand poète Mickiewicz, qui était mort à Constantinople, avait été ramené ici ; il a reposé dans ce cimetière, comme dans un coin de terre polonaise, jusqu'au jour où ses cendres ont été transportées triomphalement à Cracovie, auprès des héros et des rois de la Pologne.

Chaque année, au 21 mai, au jour anniversaire de la mort de Niemcewicz, vous vous réunissez à l'église de Montmorency pour sanctifier par une cérémonie religieuse les douleurs de votre patrie. Une inscription touchante invoque

spécialement pour ce jour les prières des pèlerins et des amis de la Pologne. « Frères en Jésus, dit-elle, priez Dieu qu'il daigne répandre sa miséricorde sur les âmes des Polonais morts en terre d'exil et fortifier dans les générations de la Pologne la foi, l'espérance et l'amour, pour qu'elles ne désespèrent jamais, même ici-bas, de la justice éternelle. » En sortant de l'église vous retrouvez ici pour visiter et pour fleurir les tombes de vos compatriotes. Que de générations de Polonais et de Polonaises ont récité à cette occasion, avec toute la ferveur de leur foi religieuse et patriotique, les strophes émouvantes du *Boże coś Polskę* ! « Seigneur Dieu, toi qui durant tant de siècles entouras la Pologne de splendeur, de puissance et de gloire ; toi qui la couvrais alors de ton bouclier paternel, toi qui détournas si longtemps les fléaux dont elle a été enfin accablée, Seigneur, prosternés devant tes autels, nous t'en conjurons, rends-nous notre patrie, rends-nous notre liberté. »

En cette année 1917 vous avez voulu donner à votre réunion de Montmorency une solennité particulière.

Vous êtes venus, comme à chacun de ces anniversaires, pour prier sur la tombe de vos frères qui sont morts sans avoir revu la patrie. Vous avez obéi à votre fidélité et à votre foi impérissables, qui ont fait dire à Mickiewicz : « Semez l'amour de la patrie et l'esprit de sacrifice, et soyez sûrs qu'il en naîtra une république grande et forte. »

Vous êtes venus encore pour honorer la mémoire de tant de braves qui sont morts depuis trois ans pour la France et pour la liberté. Etrangers chez nous, inscrits sur les registres de la police sous les étiquettes mensongères de Russes, d'Autrichiens, de Prussiens, ils pouvaient profiter de cette situation bâtarde pour assister les bras croisés à la ruée des Barbares. Que c'eût été mal les connaître, ces nobles cœurs, et toute leur histoire faite de chevalerie et d'héroïsme ! J'ouvre le *Livre des Pèlerins polonais* et j'y lis ceci :

« Le Polonais dit aux nations : La patrie est là où on est mal ; car, partout en Europe où il y a oppression de la liberté et combat pour la liberté, là aussi il y a combat pour la Pologne, et tous les Polonais doivent livrer ce combat. »

La France, une fois de plus, est le champion du droit ; comme le pur chevalier, elle a tiré l'épée pour la liberté, pour la civilisation. Les Polonais sont venus en foule combattre à l'ombre de cette épée vengeresse. Ils avaient vu que le droit était en péril, que la liberté pouvait succomber ; alors ils sont accourus, car la vie n'était rien à leurs yeux à côté de ces choses saintes. Gloire à tous ces héros ! Illustres et obscurs, nous les confondons tous dans notre admiration et notre reconnaissance.

Vous êtes venus enfin, parce que le grand jour est arrivé, le jour où il a été parlé, à ciel ouvert, de la Pologne unifiée et indépendante, de la Pologne qui verra accourir dans son sein tous ses enfants de Russie, d'Autriche et de Prusse rendus à la liberté.

Dans un *Hymne à la Pologne*, écrit en 1832, au lendemain de la chute de Varsovie, Lamennais avait eu une vision prophétique :

« Dors, ô ma Pologne, dors en paix dans ce qu'ils appellent ta tombe ; moi, je sais que c'est ton berceau. »

« Regardez ! Sur son front pâle, mais calme, est une confiance impérissable, sur ses lèvres un sourire léger. Qu'a-t-elle aperçu dans son sommeil ? Serait-ce un vain rêve qui la trompe en fuyant ? Non, la Vierge divine qu'elle proclame sa reine est descendue d'en haut ; elle a posé une main sur son cœur, et de l'autre écartant le voile de l'avenir, la Foi, debout derrière ce voile, lui a montré la Liberté. »

Où, Lazare commence à sortir de son tombeau. La Russie, la France, l'Angleterre, l'Italie, les Etats-Unis ont dit : La Pologne toute entière sera rendue à la liberté. Polonais, selon le mot de votre poète Sigismond Krasinski, vous avez été « la patience qui enseigne comment on élève l'édifice pierre à pierre, l'inflexible volonté et l'humble recueillement qui prépare la victoire future ». A présent l'aube du jour a lui où ceux qui ont été à la peine se trouveront enfin à l'honneur.

Fleurissez les tombes des exilés. Plantez sur la tombe de Kniaziewicz l'étendard où l'aigle blanc s'envole au-dessus de vos couleurs nationales. Et que la tristesse de cette cérémonie funèbre soit tempérée par la grande joie de savoir que votre patrie sera enfin rétablie dans son antique et complète indépendance !...

AGENCE POLONAISE CENTRALE A LAUSANNE

— Unité, indépendance, accès à la mer.

Le « Club politique des Partis » du Royaume de Pologne a publié, comme on le sait, une réponse à la proclamation à la nation polonaise du gouvernement provisoire russe. Cette réponse vient de nous parvenir dans son texte intégral, et on y remarque un passage essentiel que la censure des autorités d'occupation avait supprimé. Le voici :

« La nation polonaise considère l'unification de ses territoires et la forme d'un Etat indépendant avec accès à la mer — Etat d'une étendue et d'une force telles que lui serait donnée la garantie d'une réelle indépendance politique et économique, comme son aspiration capitale et générale à l'heure présente. »

Le Sénat de l'Université de Cracovie, s'élevant contre la politique faible et étroite de la majorité du Club parlementaire polonais à Vienne, vient d'envoyer au président de ce Club une adresse où, à titre de « représentant de la science polonaise », il déclare que « la politique polonaise au moment actuel doit tendre expressément à la réalisation d'un Etat polonais unifié et indépendant, possédant toutes les conditions d'un plein développement ».

— La question de la régence pour le Royaume de Pologne.

Les éléments d'opposition au sein du Conseil d'Etat provisoire exercent une pression, de jour en jour plus forte, à l'effet de s'affranchir de l'onéreuse suprématie du général-gouverneur von Beseler et du gouvernement allemand, par la nomination d'un régent qui constituerait immédiatement un gouvernement polonais autonome et indépendant. Ces éléments ont l'espoir que maintenant, alors qu'est écartée la question de la lutte éventuelle contre la Russie de l'armée volontaire organisée par le Conseil d'Etat, il serait possible d'établir un régent, non unilatéralement par le Conseil d'Etat, mais aussi avec la participation du Club politique des Partis, représentant la grande majorité modérée des Polonais du Royaume, Club qui reste toujours en dehors du Conseil d'Etat.

— Troubles à Varsovie par suite de la disette.

On nous apprend de Varsovie que des troubles graves viennent d'éclater dans cette ville, par suite du manque de vivres, et surtout de l'insuffisance des arrivées de pommes de terre dans ces derniers temps. Le mécontentement qui en est résulté a pris de telles proportions que la semaine dernière une foule de femmes se sont précipitées sur les magasins de victuailles et les ont pillés.

Le conseil municipal de Varsovie a voté entre autres une résolution aux termes de laquelle il demande que les autorités prennent les mesures les plus énergiques pour « que les quantités de vivres attribuées aux habitants soient augmentées jusqu'à 897 grammes par jour, comme à Berlin ; que soit assuré l'approvisionnement de la ville en vivres, et qu'en particulier la municipalité ait le droit d'acheter des vivres sur toute la zone d'occupation allemande, non moins que dans les pays neutres et la zone d'occupation autrichienne et de les importer à Varsovie ; que soient publiées de nouvelles prescriptions défendant à tous, sans exception, d'enlever des vivres de la zone d'occupation allemande ».

— Le Club politique des Partis et les conférences de Stockholm.

Deux hommes politiques appartenant aux milieux du Conseil d'Etat provisoire, s'étant rendus de Varsovie à Stockholm où ont eu lieu diverses conférences, le secrétariat du Club politique des Partis a publié à ce propos un communiqué où il expose que ni les personnalités en question, ni le Conseil d'Etat provisoire ne représentent l'opinion de la nation polonaise, et n'ont aucun droit de parler en son nom.

— L'opposition contre la politique de la majorité du Club parlementaire polonais à Vienne s'accroît.

Nous avons déjà annoncé que la majorité du Club parlementaire polonais négocie avec le gouvernement autrichien au sujet de l'élargissement de l'autonomie de la Galicie. Contre cette manière de régler l'avenir de la Galicie à part, en dehors de l'ensemble de la question polonaise, et par cela même de confirmer le partage de la

Pologne, s'est élevée tout d'abord la Démocratie nationale. M. Glombinski, son leader, a donné sa démission de vice-président du Club et de membre de toutes ses commissions. Le Parti populaire polonais n'a pas tardé à suivre ce mouvement d'opposition. De plus, le « Naprzod » (En avant), organe officiel du parti socialiste en Galicie, vient à son tour de passer dans le camp des opposants au gouvernement viennois ; enfin, d'après les nouvelles les plus récentes, tous les professeurs de l'Université de Cracovie ont protesté contre la politique de la majorité du Club. On nous apprend en même temps qu'en présence de cette opposition, l'ancien ministre Bilinski, président du Club, a donné sa démission.

— Conférence polonaise à Stockholm.

La presse a reproduit un télégramme annonçant la réunion d'une conférence polonaise à Stockholm, où prendraient part, disait-on, des délégués de la Pologne tout entière.

En réalité il ne s'agit que de pourparlers entre le Conseil d'Etat provisoire du Royaume de Pologne et celles des sphères polonaises de Russie qui se sont toujours solidarisées avec la politique du Conseil d'Etat.

— Opposition à la politique du Club parlementaire polonais de Vienne.

Entre le Club polonais et le gouvernement autrichien se sont déroulés, pendant ces dernières semaines, des pourparlers aux fins de réaliser le rescrit impérial de feu l'empereur François-Joseph, adressé le 4 novembre à M. von Kober, président du Conseil à cette époque, annonçant l'élargissement de l'autonomie de la Galicie, tout en conservant la province dans les cadres de l'Etat autrichien, à l'exclusion des exigences du Club polonais tendant à rattacher la Galicie au Royaume de Pologne. Jusqu'ici l'opposition ne comprenait au Club polonais que les démocrates nationaux, ayant à leur tête M. Glombinski. Maintenant le Parti populaire polonais se solidarise avec cette opposition.

M. Glombinski, dans une lettre au président du Club polonais, déclare s'abstenir désormais de toute participation aux travaux du Club, et se place sur le terrain d'une politique embrassant l'ensemble de la question polonaise ; il demande que ne soit pas envisagée à part la question de la Galicie, c'est-à-dire d'un seul tronçon de la Pologne, au moment « où notre devoir est d'élever la voix en conformité avec les aspirations et les espérances de la nation polonaise ».

Partant du même point de vue, le Parti populaire polonais a invité ses députés à cesser de prendre part aux délibérations du Club polonais ; de plus il demande la révision de l'attitude observée jusqu'ici par ce Club dans la question polonaise, et a rappelé ses représentants du Comité Suprême National galicien qui, comme on le sait, avait organisé les légions galiciennes.

— Grand-Duché de Lithuanie.

On lit dans le « Naprzod » (En avant) de Cracovie, que sous peu doit être proclamée la reconstitution d'un Grand-Duché de Lithuanie, sous la dépendance de l'Allemagne. On attend à Berlin l'arrivée d'une nouvelle délégation de Lithuaniens.

BULLETIN

● Avis à nos compatriotes.

Nous portons à la connaissance de tous nos compatriotes qu'en faisant établir leurs nouvelles cartes d'identité ils ont droit de demander aux autorités qu'on les inscrive comme Polonais tout court et non Russes, Autrichiens ou Allemands. Pour aider les autorités à reconnaître leur nationalité ils peuvent se munir d'un certificat de nationalité polonaise établi par le Comité des Volontaires Polonais, 3 bis, rue La Bruyère.

● Nécrologie.

— On nous annonce la mort de M. Louis Barrett, décédé à Lyon, le 7 mai dernier. Il était le mari de Mme Barrett, née Spalikowska, professeur à l'Ecole Normale d'institutrices de Lyon. Mme Barrett s'est toujours vivement intéressée aux questions polonaises et faisait à chaque occasion propager une active propagande en faveur de sa patrie d'origine. Nous lui adressons nos sincères condoléances.



(Photo Paul Demézy.)

M. Lacour-Gayet prononçant son discours au cimetière, à gauche M. le Sous-préfet de Pontoise, au milieu M. Mekarski, l'un des plus anciens « Polonais de Montmorency ».

ZIEMIE POLSKIE

Tydzień ubiegły żadnej poważniejszej zmiany na obszarze walk, na Ziemiach polskich, nie przyniósł.

— Wojsko strzelało. — Masowe aresztowania.

Do « Kurjera Lwowskiego » donoszą z Łodzi: Dzień 1 maja był widowiskiem większych starć demonstracyjnych robotników z wojskiem. Szczególniej w niektórych punktach miasta, przyszło do wystąpień i użytku broni palnej patrolów konnicy i skonsygnowanej piechoty niemieckiej. Poczyniono przytem szereg masowych aresztowań.

Na murach miasta Łodzi pojawiło się wieczorem ostrzeżenie, opublikowane przez prezydium policji:

« W niektórych punktach miasta zgromadziły się dzisiaj żywoły, namówione przez złych doradców i dały się porwać do gwałtów przeciwko policji. Pewna ilość winnych została pochwycona i oczekuje surowej kary.

« Ostrzegam bardzo energicznie przed powtórzeniem tego rodzaju wystąpień.

« Przeciwno każdemu zbiegowi, przeciwnemu przepisom, wystąpi się z bezwzględna surowością. Opór i rozruchy będą karane według prawa wojennego ».

— Zatarg o szkolnictwo polskie w okupacji niemieckiej.

Z Warszawy donoszą: Egzamina dojrzałości dla eksternów nie odbędą się w tym roku szkolnym, ponieważ władze niemieckie zażądały od tuższego nauczycielstwa przyznania im prawa zasiadania w komisji egzaminacyjnej. Zaznaczyć należy, iż szkoły polskie po oddaniu szkolnictwa przez władze niemieckie społeczeństwu polskiemu, nie uwzględniły już jak dotychczas co roku, tego przedstawicielstwa przy komisjach egzaminujących a i obecnie są przeciwne roszczeniom władz niemieckich, które dopiero w ostatniej chwili upomniały się kategorycznie o swoje prawa. Szkoły polskie nie powzięły dotąd stanowczej decyzji w tej zasadniczej ważnej sprawie, natomiast, władze niemieckie cofnęły swe pozwolenie na ogłoszenie terminu odbycia się tych egzaminów.

— Echa wybuchu w elektrowni.

Wybuch kotła głównego w elektrowni tramwajów warszawskich spowodował, oprócz nieuniknionego zastanowienia ruchu, olbrzymie spustoszenie w budynkach fabrycznych elektrowni.

Na jednym z budynków czworoboku murów z czerwonej cegły ukazał się duży słup ognia i pary, później wstrząsnął powietrzem straszny huk; niemal jednocześnie rozległ się trzask zapadających się murów, pekających belek i wiązań dwupiętrowego gmachu. Huk wybuchu rozległ się we wszystkich przyległych dzielnicach miasta, a w domach sąsiednich wypadły szyby z okien na górnych piętrach. Jednocześnie z odgłosem wybuchu uległa przerwie komunikacja tramwajowa na wszystkich liniach w całym mieście. Umieszczony nad kotłami skład węgla również runął wskutek wybuchu na dół i przysypał rumowiska murów. Według raportów pogotowia ratunkowego, poszwankowani podczas wybuchu zostali pierwsi robotnicy. Terminu przywrócenia komunikacji tramwajowej niepodobna jeszcze ściśle określić. Naprawa uszkodzeń trwać może tygodnie. Ściślej da się to określić po usunięciu gruzów i rumowisk elektrowni. Straty wznieszonej części kotłowni, w

budynkach, urządzeniach, instalacjach i t. p. również na razie nie dadzą się ściśle określić. W każdym razie są one bardzo poważne i wyrażają się w sumie kilkudziesięciu tysięcy rubli.

— Z za kulis partji.

« Naprzód » krakowski podaje:

W życiu polityczno-partyjnym Królestwa Polskiego prowadzona jest obecnie bardzo umiejętnie i przebiegle akcja przekształcenia L. P. P. na stronnictwo, któreby się opierało na wszystkich żywiołach społecznych, od robotników i chłopów poczynając, a namieszczaństwie szlachy kończąc. Puszczono w ruch odrazu cały szereg czynności, zmobilizowano kilka wytrawnych sił inteligentnych i na razie wytworzono pewien chaos, z którego powoli zaczynają się wyłaniać poszczególne wyniki akcji.

A więc przedewszystkiem p. Młynarski stworzył stronnictwo polskiej demokracji — organizację drobnomieszczańską, sztuczny zlepek dość rozmaitych żywiołów, które mają dać L. P. P. kontakt nieustający z szerszymi kołami społecznymi, na których L. P. P. będzie mogła oprzeć się przy wszelkiego rodzaju wyborach.

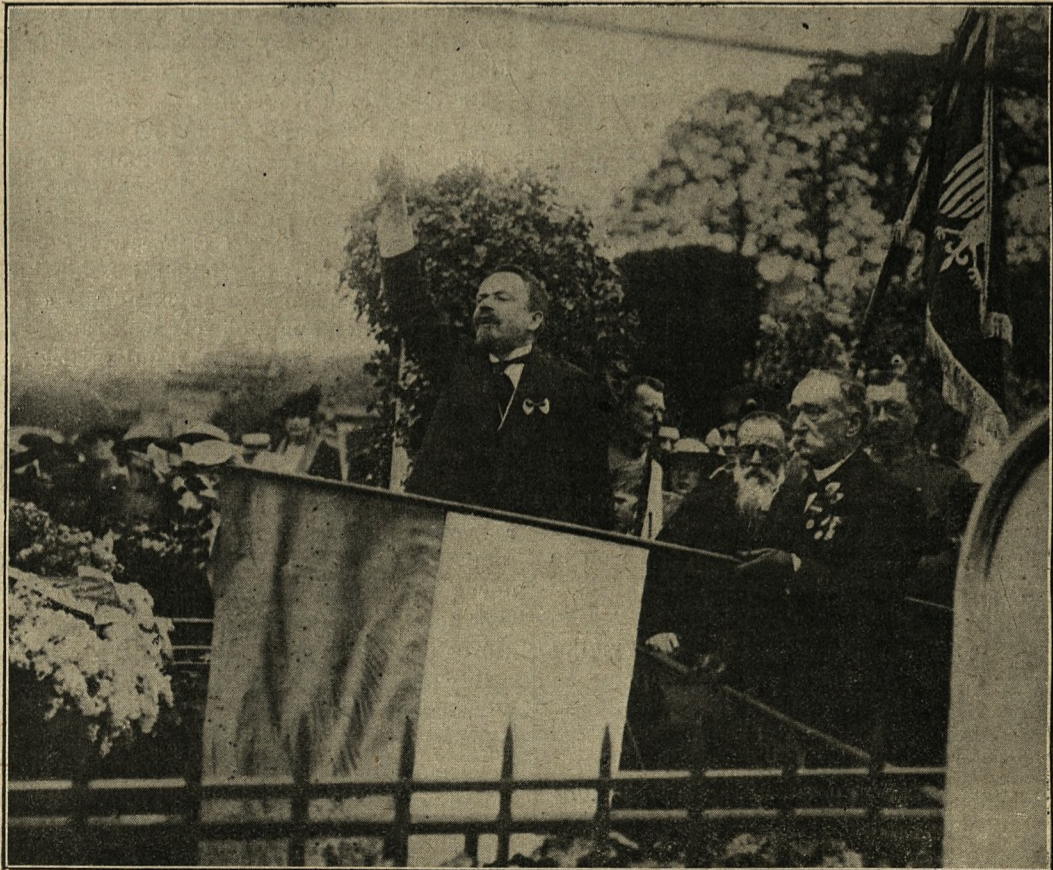
Jednocześnie L. P. P. zabiega o robotników. Tu zerem odpowiednim jest N. Z. R., organizacja, znajdująca się w antagonizmie do P. P. S., ale łącząca się z nią w C. K. N. Trzeba więc było oderwać N. Z. R. i przy tej sposobności spróbować unicestwić tę organizację. Wystąpiono więc z projektem zlikwidowania C. K. N. To się jednak nie udało. C. K. N. nie dał się zlikwidować, istnieje w dalszym ciągu i pod tym względem akcja p. Młynarskiego poniosła zupełne fiasko. Nie mniej jednakże N. Z. R. oderwał się od C. K. N. teraz nie go już nie będzie chroniło od stania się oparciem L. P. P. w sferach robotniczych.

Dalej « Naprzód » zaznacza, iż pertraktacje z polskim Stronnictwem Ludowym rozchwały się.

Obecnie prowadzone są pertraktacje L. P. P. ze stronnictwem Narodowym (dawnymi marylszczykami) partją ziemianką, a więc rozporządzającą żywiołami, na których L. P. P. również radaby się oprzeć.

— Statystyka zawieszonych pism w Austrii.

« Wiener Parlamentarischer Korr. » donosi, że w Austrii zamknięto urzędowo, od kwietnia do czerwca, ub. r. ogółem 105 czasopism, a mianowicie 78 czeskich, 13 włoskich, 8 niemieckich, jedno francuskie, jedno rumuńskie, jedno angielskie i jedno hebrajskie. W tym czasie odebrano debiet pocztowy sześciu pismom zagranicznym.



(Photo Paul Demézy.)

M. Venceslas Gasiorowski, prononçant un discours sur la tombe du général Kniaziewicz, à droite M. Cieszkowski, vétéran de 1863 et de 1870, incline le drapeau polonais sur le tombeau de Kniaziewicz, derrière un autre vétéran M. Czajkowski.

ZJAZD RADY NARODOWEJ

« Nowa Reforma » z dnia 6 maja (numer 210) zamieszcza następującą, niezmiernie ciekawą korespondencję z Warszawy:

Warszawa, 4 maja.

« Dwudniowe obrady Rady Narodowej, toczące się przez 2 i 3 b. m., nie zostały jeszcze ukończone; w chwili, w której to piszę, obrady toczą się nadal i trudno jest urobić sobie pogląd ostateczny na całokształt tych narad. W każdym razie stwierdzić trzeba, że dodadzą one wiele trudności do i tak dość skomplikowanej sytuacji wewnętrznej.

« Pierwszego dnia, zjazd się ukonstytuował, wybierając na przewodniczącego obrad rektora Brudzińskiego, asesora ks. Czetwertyńskiego młodszego, prof. Parlickiego, mec. Patka, dra Kupezyńskiego. Po złożeniu sprawozdania z działalności wydziału wykonawczego, referował o działalności Rady Stanu i sytuacji politycznej wicemarszałek Pomorski, zaś o kwestji wojskowej Piłsudski. Następnie rozwinęła się dyskusja, w czasie której szeroko rozwarły się upusty wymowy... Próż rację stanu Grendyszyńskiego, Bukowieckiego, Studnickiego przemawiało kilkadziesiąt mówców, tak, iż musiano ograniczyć czas przemówień z 10 minut na 5, a wreszcie z 5 na 1 minutę...

« Punkt ciężkości przesunął się wreszcie na kwestję wyborów wydziału wykonawczego. — I tu przejawiała się tendencja majoryzacji obozu aktywistycznego przez dziwny nieco aliaz prawicowo-lewicowy. Propozycja traktowania wyborów kompromisowo nie ostała się też wobec tej tendencji majoryzowania. Wybrano też prezesem Rady Narodowej księcia Czetwertyńskiego (prawica), wiceprezesem p. Thugutta (CKN), członkami wydziału wykonawczego pp. Targowskiego, Zbrowskiego, Śmiarowskiego, Osieckiego i Nowickiego, reprezentujących prawicowe Stronnictwo Narodowe i lewicowy CKN, z pominięciem centrum aktywistycznego. To też imieniem LPP, prof. Grotowski złożył oświadczenie, że wobec nowej sytuacji, wytworzonej przez głosowanie, stronnictwo LPP poddaje rewizji swój stosunek do Rady Narodowej.

« Oznacza to, że prócz Polskiej Partji Socjalistycznej — która już dawniej z Rady Narodowej wystąpiła, — prócz realistów i narodowych demokratów — którzy nigdy do Rady Narodowej nie należeli — mogłaby ją opuścić również i Liga Państwowości Polskiej, a za nią zapewne i Demokracja Polska wraz ze Zjednoczeniem ludowym. Równałoby się to rozbiciu Rady Narodowej, w której składzie pozostałyby szczątki CKN i część prawicy.

« To też bezpośrednio po wyniku wczorajszego głosowania — pozostającym w tak jaskrawej dysharmonii do równocześnie z okazji 3 maja rezlegających się z wielu mównic nawoływań do zgody i konsolidacji — poczęto czynić starania, czy tej nie dałoby się sprowadzić do wspólnego mianownika istniejących, a wczorajszym głosowaniem zaostrożonych rozbieżności.

« Na to wpłynęły również wieści, dotyczące regentury i pewnych w tej mierze planów, czy też już postanowień.

« Bo, prócz wyniku głosowania wczorajszą większość na Radzie Narodowej znamionowały dwie tendencje: czynienia trudności Radzie Stanu i propagandy republikanizmu. Co do tego podały sobie dlonie oba skrzydła, lewicowe i prawicowe, tworzące też « ad hoc » wytworzoną większość. »

◊ Wezwanie.

Niniejszem upraszam wszystkich pp.: Oficerów i Żołnierzy Polaków, znajdujących się na służbie w jednym z wojsk Aliantów, na froncie zachodnim, o łaskawe nadesłanie natychmiast swego dokładnego adresu do Redakcji « Polonii », na imię niżej podpisanego.

Prośbę tę zwracam do wszystkich bez wyjątku Polaków.

WACŁAW GAŚIOROWSKI.

Wszyscy roczni, półroczni i kwartalni prenumeratorki **POLONII**, abonament których skończył się z dniem pierwszym maja, proszeni są o wniesienie zawczasu przedpłaty, a to celem uniknięcia przerwy w odbieraniu naszego czasopisma.

OBCHÓD NARODOWY W MONTMORENCY

Dzień 30 maja 1917 roku zapisał się złotymi głoskami w kronikach życia naszej Kolonii. Pleł-grzymka doroczna bowiem zamieniła się w podniosły, nieznany od dziesiątków lat obchód narodowy, uświetniony nie tylko tłumami uczestników, lecz i poważnym zastępem przedstawicieli władzy.

Dwa tysiące zgórą osób odpowiedziało na nasz apel i ziściło wszelkie najlepsze nasze przewidywania. Już na pół godziny przed odejściem ostatniego pociągu zabrakło na dworcu biletów... tak że trzeba je było zastąpić prowizorycznie komponowanymi. Pociągi były nadto tak przepełnione, iż na górę Montmorency dopiero po wielokrotnych próbach zdołały się dodzwigać.

Około godziny wpół do jedenastej Kościół był wypełniony po brzegi. Nawę jego przystrojona w emblematy polskie i francuskie zaległ tłum zwarty. Miejsca honorowe zajęli z p. Lacour-Gayet, członkiem Instytutu, przedstawiciele władz i osoby zaproszone a więc: kapitan sztabu de Ridder, przedstawiciel Ministra wojny, pułkownik Herqué, przedstawiciel gubernatora wojkowego Paryża, Mer Montmorency, Paweł hrabia Ignatiew i książę Meszczerski, przedstawiciele Misji wojskowej rosyjskiej, panowie Courtois de Malville i Albert Tirman, członkowie francuskiej Rady Państwa, Dubreuil, szef gabinetu Paul Doumera, H.-J. Rosny, członek Akademii Goncourtów, podpułkownik Adam Mokiejewski i wielu innych.

Nabożeństwu przewodniczył, otoczony klerem ksiądz prałat Leon Postawka; Mszę ś. odprawiał ksiądz Więkowski, pienia religijne wykonał chór działwy polskiej Zakładu św. Kazimierza oraz soliści opery pp.: Mirska i Kardec-Kleczkowski. Pierwsza, uczennica Jana Reszkego, odśpiewała swym pięknym, metalicznym głosem « Agnus Dei » Bizeta; drugi « Lacrymoze » Van Damme'a z właściwym sobie uczuciem i potęgą głębokiego basu. Kazanie wygłosił ks. Ambler, pierwszy wikariusz kościoła św. Piotra w Montrouge.

Po ukończeniu Nabożeństwa, został sformowany przez Delegatów pochód na cmentarz.

Na czele pochodu dziatwa Zakładu św. Kazimierza z chorągiewkami o barwach narodowych polskich, za dziatwą uczniowie Szkoły Polakiej, za nimi tuż Żołnierze i Oficerowie Polscy z Armji Francuskiej, Rosyjskiej i Belgijskiej z olbrzymim wieńcem, noszącym napis « Polakom, poległym na polu chwały we Francji ».

Za tą delegacją Żołnierzy sztandar polski, niesiony przez Weterana, p. Władysława Cieszkowskiego i chorągiew polska, amarantowo-biała, niesiona przez Weterana, p. Czajkowskiego.

Tuż za temi godłami Polski Zjednoczonej i Niepodległej prezydium, przedstawiciele władzy, reprezentanci Armji rosyjskiej, goście a za nimi, pod przewodnictwem Delegatów sto Pań Polek, każda z wiązaną kwieciami.

Za korowodem Pań, tłum zwarty, zbity, pośród którego mnóstwo całe osób wybitnych.

Gdy pochód ruszył, zaterkotały nastawione na wsze strony kinematografy.

U bram cmentarza, pochód powitał Podprefekt Departamentu Seine et Oise i wyraził Polakom najgorętsze, serdeczne życzenia i słowa przyjaźni.

Na placu u wejścia, pochód a raczej jego skrawek zaledwie utworzył kolisko, celem wysłuchania mocnej przemowy p. Lacour-Gayet. Po tej przemowie, na grobowcu Kniżewicza i Niemcewicza zabrał głos Redaktor « Polonii » i

sztandar wolności, zatknięty rękoma p. Władysława Cieszkowskiego, powiał w słońcu, które nakoniec uciszyło natrętny « kapuśniak », usiłujący dokuczyć uroczystości...

Pogoda piękna od tej wróciła chwili....

Pęki kwieciami padły na wszystkie, bez wyjątku, mogiły polskie...

Część obchodowa została zakończona.

Tymczasem do olbrzymiej sali Hotelu de France i jego ubranych kolorami narodowymi werand, zaczął powoli napływać tłum osób, które, zapisały się do wspólnego posiłku...

Jeszcze przybywali nowi kandydaci, jeszcze dziesiątki szukały miejsca...

Niestety, napróżno! Pomimo najszczerzych chęci, woli, trzeba było znów odmawiać!

Trzysta blisko osób zasiadło do skromnego bardzo posiłku z prezydium i osobami urzędowymi na czele. Sala główna zgromadziła ich dokładnie 160, werandy i sale boczne resztę...

Po krótkim posileniu się, zabrał głos p. Lacour-Gayet i porwał słuchaczy; entuzjasm zapanował niesłychany, niepomniący. Mer Montmorency wygłosił piękną mowę, potem mówił hrabia Ignatiew, dalej mówił, imieniem zaboru pruskiego p. Jan Dereziński, sekundowany tuż przez p. Wacława Gasztowta, który z siłą i mocą wykazał, iż nie masz paktów z germanstwem.

Dalej pełne zapалу przemówienia wygłosili pp.: Józef Lipkowski, Paweł Kleczkowski i Redaktor « Polonii ».

Podczas przemówień Marsyljanek odśpiewał p. Kardec-Kleczkowski, do łez wzruszając słuchaczy, — « Jeszcze Polska nie zginęła » odśpiewała p. Mirska, budząc nie mniej wielki entuzjasm.

Na zakończenie, p. Alfred Lubelski rzucił kilka perełek melodji polskich z właściwym sobie zacięciem, pogłębieniem i artyzmem.

Na tem uroczysty obchód był zakończony.

Rozjeżdżano się powoli, gawędząc długo jeszcze, mówiąc o rzeczach i sprawach mocnych, tegich, wypełnionych po brzegi doniosłością chwili tego niesłychanego zebrania.

Zanim Delegacja zbierze się i opracuje sprawozdanie szczegółowe, poczuwamy się do obowiązku wyrazić tu, na tem miejscu, najgłębsze podziękowania wszystkim tym, którzy nam tak ofiarnie, tak serdecznie w zorganizowaniu obchodu dopomogli.

A więc pp.: Lacour-Gayet, za dzielne, niezmordowane przewodnictwo, przedstawicielom władz francuskich za przyłączenie się do uroczystości, przedstawicielom rosyjskiej Armji za stanięcie pod sztandarami Polski Zjednoczonej i Niepodległej, klerowi francuskiemu a w szczególności księdzu proboszczowi w Montmorency i ks. Amblerowi, a dalej ks. Prałatowi Postawce i Delegatowi, ks. Więkowskiemu, Artystom polskim pp.: Kardecowi, Mirskiej i Lubelskiemu za użyczenie swych znakomitych talentów. Wielebnym Siostrzom Zakładu św. Kazimierza i wszystkim, wszystkim Delegatom, którzy tyle rozwinęli energii i tak szczęśliwie dzieło doprowadzili do końca.

Niezapomniane przeżyliśmy chwile.

Chwile podniosłe, krzepiące serca i podnoszące ducha.

Dziękujemy Wam, Rodacy, dziękujemy sto-krotnie iżeście na nasze wezwanie odpowiedzieli!

POLONIA.

POŚWIECENIE POMNIKA Ś. P. CHAMCA

Ubiegłej niedzieli, o godzinie 4 po południu, tuż po zakończeniu uroczystości obchodowych w Montmorency, na miejscowym cmentarzu odbyła się rzewna uroczystość odsłonięcia pomnika ś. p. Jaxy-Chamca, Żołnierza i Poety polskiego.

Przy odsłonięciu przemówił z uczuciem i porwywem profesor Wacław Gasztowtt, przyjaciel zmarłego a po piórze kolega. Przemówienie profesora Gasztowtta wywarło głębokie, przejmujące wrażenie. Po nim tuż, poeta belgijski, p. Eddy-Lévis, oddał hołd pieśniarzowi bratniego narodu. Nakoniec Redaktor « Polonii » kilku słowy pamięci Józefa Szczepana Chamca i dziełom Jego hołd wyraził.

Przy odsłonięciu pomnika liczna bardzo gromada Polaków była obecna.

Pomnik ś. p. Chamca (postaramy się wizerunek tego pomnika w jednym z najbliższych zamieścić numerów) nosi wybitne cechy artystyczne.

ARMJA POLSKA

Dzisiejsze warunki jej formowania.

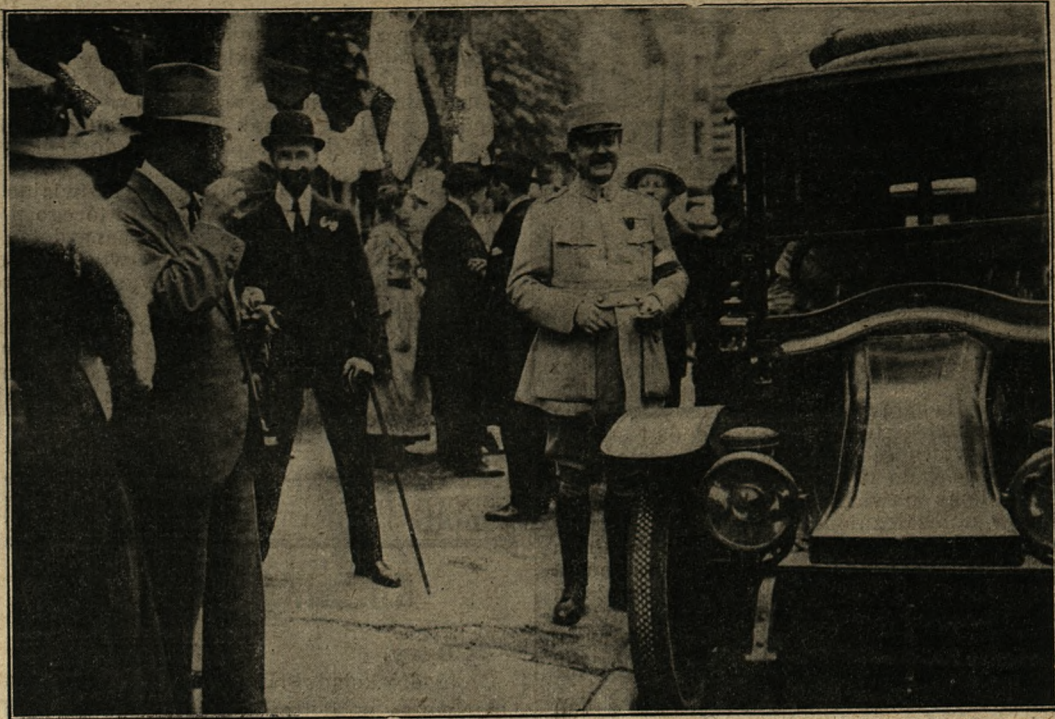
II

W ten sposób Dąbrowski oszczędził rodakom smutnych laurów, jakoby mogli byli zdobyć ulegając może pod komendą Blüchera armjom Napoleona pod Ligny, lub też zadając mu śmiertelny cios pod Waterloo. Równocześnie uratował krajowi szczątki sił, które w piętnaście lat potem, pod Wawrem, Stoczkiem, Ostrołęką i Grochowem chlubnie zamknęły historię najwspanialszego tworu militarysty polskiego, armji Królestwa Kongresowego.

Mocarstwa zebrane na kongresie Wiedeńskim, nie brały tego pod uwagę, że się wojska polskie nie wysługiwały im przeciw Napoleonowi, w czasie « studniowego » jego panowania; natomiast liczyły się z tym, że zachowane krajowi siły militarne polskie, nie wybite w kampanii 1815 roku, stanowią element, który by ewentualnie mógł się oprzeć decyzji Kongresu. Toteż bynajmniej nie przez « wielkoduszność » monarchów, ale ze względu na pozostałe w kraju siły wojskowe, nie oddane pod komendę żadnego z mocarstw, powstało owo Królestwo Polskie, z własną konstytucją, własnym królem i własną armją, ale na nieszczęście z zarodkiem przyszłej katastrofy: bo oparte o mocarstwo, które « wielkoduszną » decyzją swego monarchy postanowiło w r. 1814 przywrócić Polsce « niepodległość ».

Wygodna natura polska, wykrcająca się stale frazesem, że bohaterstwo, zapał i ofiarność narodu mogą zastąpić w decydującym momencie długoletnie mozolne przygotowanie do wojny i wojskowe wychowanie całych pokoleń narodu, była powodem, że w ciągu tysiącletniej historii narodu polskiego tylko czas od 1815 do 1830 roku był jedynym okresem, w którym armja własna, prawdziwie narodowa była najukochańszym dzieckiem narodu, jego dumą i nadzieją, a zarazem rezerwuarem tych sił, które, wyszkolone w zawodzie wojskowym, a rozprószone po innych gałęziach życia publicznego, sprawiły, że kraj ten, mimo wszelkie zakusy został do dziś dnia krajem bezwzględnie polskim. W tym czasie wytworzyło się w społeczeństwie głębokie przeświadczenie, zachowane do dzisiejszych pokoleń, w jakich warunkach armja może być instytucją, gwarantującą niezależność narodową, a w jakich jedynie formą do jaknajintensywniejszego eksploatowania sił narodowych na cudzą korzyść. Do tego przekonania doszło i Poznańskie, oduczone w twardej szkole życia od wielkiej wady narodowej, dyktantyzmu. Toteż te dwa zabory potrafiły i dzisiaj zachować zimną krew wobec rozmaitych projektów wmieszania czynnego Polski do dzisiejszej walki światowej, stojąc na stanowisku, że narodowi nie wolno oddawać swojej młodzieży pod cudzą komendę jedynie za obietnice niepodległości.

Światłość armji polskiej nie długo trwała: noc listopadowa przyniosła narodowi dowód, że armja polska, w zależności od obcego mocarstwa, może być jedynie powolnym instrumentem dla celów tego mocarstwa, albo też, chcąc bronić interesów narodowych, musi się otrząsnąć z tej zależności. Ale zależność Polski była dla Rosji



(Photo Paul Demézy.)

Le départ, au premier plan le colonel Herqué, représentant du Général Gouverneur de Paris

potrzebna, a dla Prus warunkiem egzystencji. Rosja sama nie była w stanie złamać usiłowań polskich w kierunku zdobycia prawdziwej niezależności; pomogły jej w tym wypadku Prusy. Paszkiewicz z pomocą i pozwoleniem Prus pod Toruniem przeszedł Wisłę, i zdobył Warszawę od strony zachodniej, niemieckiej, zadał armji polskiej śmiertelny cios. Nad granicą około Torunia stał do dyspozycji Paszkiewicza 40-tysięczny korpus posiłkowy pruski. Wszystkie dostawy dla armji rosyjskiej szły z Prus. Prusy udowodniły światu, że nigdy nie pozwolą na wskazanie prawdziwie niezależnej Polski.

W 32 lata później, w dwa miesiące po wybuchu powstania z roku 1863, Bismarck uznał za stosowne, przez prusko-rosyjską konwencję wojskową, przyobiecać Rosji pełną pomoc militarną, obawiając się, by rozpaczliwe, choć dyktanckie wysiłki, powstańców nie doprowadziły przecież do rozwiązania sprawy polskiej w duchu niepodległościowym, niedającym się absolutnie pogodzić z egzystencją Prus.

Od tej chwili myśl utworzenia zbrojnej siły polskiej zamarła. Że naród jednak ma elementa zdolne do zbrojnego oporu, to udowodniły « bojówki » Królestwa Polskiego z lat 1905-1908, « krwawe środy », ekspedycje ekspropriacyjne, ataki na pociągi (Rogów 1905), bomby rzucone pod adresem Skąllonów, Wroniarskich itd., w końcu polityczne strajki.

Z tego fermentu postanowili skorzystać politycy galicyjscy, ofiarowując rządowi austriackiemu swoje usługi w kierunku skaptowania elementów niezależnych Królestwa Polskiego dla celów zbrojnej aneksji Królestwa przez Austrię; powstały organizacje strzeleckie, a z nich, z wybuchem wojny, legjony. Ale Austria nie zamierzała wyzyskać swoich wyjątkowo korzystnych warunków w razie rozwiązania kwestji polskiej w kierunku podjęcia « idei Jagiellońskiej » przez Habsburgów. Przeciwnie: bojąc się przez powiększenie wpływu polskiego zmniejszyć prepotencję kół niemieckich w Austrii, która była właściwym celem wojny dla tych ostatnich, wołały koła rządzące nad Dunajem oddać kwestję polską w ogóle w ręce Niemiec. Wobec tego stanowiska decydujących sfer wiedeńskich, koła galicyjskie, zaangażowane w antyrosyjskiej polityce Królestwa Polskiego, rozpoczęły w Królestwie intensywną, agitację w celu nakłonienia ludności do służby wojskowej pod komendą Niemiec, bez względu na to, że te same koła, jeszcze w chwili wybuchu wojny, uznawały otwarcie współdziałanie legionów z pruskimi wojskami za ciężką ofiarę narodową, po części nawet za jeden jedyny prawdziwie niebezpieczny moment koncepcji rozwiązania sprawy polskiej przez Habsburgów, jednakowoż za moment, nie dający się uniknąć ze względu na sojusz Austriacko-Niemiecki. Z tą chwilą rozpoczęła się jednak walka między ideą wolności narodowej, reprezentowanej przez same legjony, a polityką galicyjską, starającą się wyzyskać legjony prze-

ciw Rosji. Gdy sytuacja zaczęła się coraz bardziej wyjaśniać, że Niemcy godzą się na rozwiązanie kwestji polskiej w kierunku najdalej nawet idących korzyści jednej polskiej grupy politycznej, przekonanej, że potrafi potem rozwiązać korzystnie kwestję polską o ile jej się uda wziąć rządy nad krajem w swoje ręce, że jednak do rzeczywistej niezależności Polski nie dopuszczają, zaczęło w kraju, i w legionach samych wręcz. Twórca legionów, Piłsudski, przyszedłszy do przekonania, że w danych warunkach powołana przez niego formacja ochotnicza jest jedynie środkiem w rękę niemieckim, by wyniszczyć wolnościowe, niewygodne Niemcom, elementa polskie, a w każdym razie utrzymać je w korbach wojskowej dyscypliny pruskiej na czas, gdy się będą decydować losy Polski, rozpoczął bierny opór, a z czasem przeszedł do czynu i 29. VIII. 1916 cofnął wbrew rozkazowi gen. Bernhardiego szczątki swojej brygady z linii bojowej. Lekkie stanowisko Austrii uratowało go od sądu wojennego. Dostał dymisję ale ustąpieniem swoim wstrzymał młodzież Królestwa Polskiego, która w nim widzi uosobienie idei wolności, od wstępowania do wojska pod komendę Niemiec.

Ale i bez tego zdecydowanego wystąpienia Piłsudskiego, idea zbrojnego współdziałania narodu polskiego z mocarstwami centralnymi straciła po dwóch latach ciężkich rozczarowań ostatnich, niezbyt licznych stronników w Królestwie Polskiem. Główny i zasadniczy warunek tej koncepcji, tak nie dającej się pogodzić z naturalnym, odwiecznym stosunkiem Polski do Prus, walka Królestwa przeciw caryzmowi i biurokracji rosyjskiej, stawał się z dnia na dzień mniej aktualnym, jak militarna niemoc Rosji, nawet po olbrzymiej ofensywie Brussilowa, nie zdołała uczynić powrotu Rosjan do Polski prawdopodobnym. To niebezpieczeństwo wydawało się możliwym jedynie przez odstąpienie dobrowolne Królestwa Polskiego Rosji przez Niemcy tem bardziej że konszachty między Berlinem a Petersburgiem tego rodzaju rozwiązania kwestji bynajmniej nie wykluczały. W takim wypadku jednak dobrowolny udział ludności Królestwa w operacjach niemieckich oznaczałby jedynie wzmocnienie stanowiska mściwej i bezwzględnej biurokracji rosyjskiej w kraju. Tworzenie armji polskiej musi mieć przede wszystkim za cel uwolnienie kraju z najazdu niemieckiego, co jednak w danych warunkach jest prawie nie do osiągnięcia. Wśród ogólnej apatii, gdzie nawet egzystencję legionów liczono już na tygodnie proklamacja 5 go Listopada wniosła w ideę wojskowości polskiej nowy czynnik: sprowadziła ona mianowicie kwestję armji polskiej z dziedziny eksperymentów legionistycznych i mglistych projektów na teren konkretnych decyzji przez wyrażne, prawie terminowe żądanie wystawienia armji « polskiej » i oddanie jej w zupełną zależność i pod komendę państw centralnych. Przez to wezwanie proklamacja stwarza pewną zasadniczą sprzeczność w swojej treści: uzależnia ona bo-



wiem « niezależność » Polski od zerwania z dotychczasową neutralnością w stosunku do licznych wrogów cesarstwa niemieckiego, bez względu na ich stanowisko zasadniczo nieprzychylnie dla sprawy polskiej, i od wystawienia « armii polskiej », która pod komendą i zaprzężoną na wierność cesarzowi, Wilhelmowi II, przyczyniła się do zwycięstwa sprawy niemieckiej. Nie dając nawet sposobności ani czasu do piero co « niezależności » Polsce dla sformowania swojej państwowości i ocenienia kierunku polityki międzynarodowej, wymaga proklamacja od nowego « państwa » polskiego najcięższej decyzji na jaką nawet najlepiej skonsolidowana państwowość może być narażona, a mianowicie decyzji wypowiedzenia wojny, i to w tym razie wojny prawie całemu światu.

Wobec tego jednym z najważniejszych zadań dzisiejszych kierowników polityki polskiej jest zbadanie, czy istnieje organiczna łączność między samą proklamacją a wezwaniem do walki po stronie państw centralnych, następnie czy odmowne stanowisko społeczeństwa polskiego na to wezwanie do walki mogłoby anulować lub chociażby zmniejszyć w czemkolwiek bezprzecnie historyczną wartość tej proklamacji, w końcu czy w razie, gdyby naród przyszedł do przekonania, że się bez swojej armii nie obejdzie, czy formowanie tej armii musi się odbywać w warunkach, wyznaczonych w proklamacji przez Berlin, czy też mogłoby się ono odbyć z uwzględnieniem przede wszystkim interesów polskich a nie niemieckich.

Ze na te kwestie naród polski nie wyrobił sobie odrazu jasnej i wyraźnej odpowiedzi, to powodu tego szukać należy w typowo polskim przeczeniu niektórych warstw społeczeństwa na punkcie obowiązku wdzięczności w stosunku do państw centralnych. W Galicji to przeczenie od samego początku wojny osiągało tak wysoki stopień napięcia, że pociągało za sobą wzrost historyczne konsekwencje: a mianowicie w sferach berlińskich wywołało ono przede wszystkim przekonanie, że najbardziej nawet antypolska polityka Prus bynajmniej nie przeszkadza, by żądać od Polaków jak największych ofiar na korzyść państw centralnych, a następnie koncepcje bezwzględnej wyzyskania sprawy polskiej na swoją korzyść. W Austrii konsekwencje tego przeczenia były dla sprawy polskiej nie mniej fatalne: ciągłe zapewniania rządu austriackiego ze strony polityków galicyjskich, o obowiązku wdzięczności Polaków do Austrii, i to czynione bez upoważnienia nie tylko w imieniu Galicji ale w imieniu narodu polskiego, posłużyły sztabowi austriackiemu za podstawę do zupełnie konkretnych, z gruntu fałszywych koncepcji strategicznych, opartych na spodziewanym współdziałaniu ludności Królestwa Polskiego z armią austriacką w razie wojny z Rosją (grupa generała kawalerji R. v. Kummor); naturalnie zupełnie fiasco tego rodzaju kombinacji było z góry do przewidzenia. By uniknąć zarzutu naiwności i lekkomyślności, sztab austriacki niepowodzenie tego rodzaju ekspedycji zepchnął na « zdradę » Polaków w stosunku do Austrii, co za sobą pociągało dzisiejszy stan rzeczy, gdzie Galicja prześciga się wobec Wiednia w zapewnieniach bezgranicznej « wdzięczności » a Wiedeń, z nienawiścią do wszystkiego co polskie, stara się wycisnąć z tej prowincji ostatnie soki przed zupełnym odstąpieniem jej Niemcom.

W Królestwie Polskiem jednak to przeczenie ogarnęło stosunkowo bardzo drobną garstkę polityków, duchowo pokrewnych do kierunku polityki Wiedeńskiego Koła Polskiego. Ale właśnie to psychopatyczne zboczenie daje tej grupie poparcie władz okupacyjnych i zachętę do jak najżywszej agitacji w kraju i za granicą w kierunku, by społeczeństwo polskie nie przyszło do przekonania, iż bynajmniej nie żadna « wielkoduszność » cesarza Wilhelma, zobowiązująca Polaków do wdzięczności, podyktowała proklamację 5go Listopada, tylko że akt ten jest zręcznym manewrem politycznym.

Ogłoszenie niepodległości Polski jest diametralnie sprzeczne ze stuletniem przekonaniem wszystkich sfer niemieckich, ujętem słowem Hardena, że « biały wolny orzeł polski nie ścierpi obok siebie czarnego, pruskiego ». Opinia niemiecka przyjęła jednak proklamację « niepodległości » Polski, tak przeciwną dotychczasowemu przekonaniu i życzeniu szerokich mas ludności, prawie bez dyskusji, z zadziwiającym poddaniem się decyzji kanclerza, którego polityka zresztą spotyka się z nieznaną dotąd w Niemczech krytyką. Musiał więc właściwy motyw proklamacji być bardzo wyraźny, skoro skłonił reprezentantów prasy i parlamentu do przeświadczenia, że publiczna dyskusja co do tej delikatnej kwestji mogłaby Polakom otworzyć oczy, jak właściwie wygląda realna strona tego « wielkodusznego » aktu i przez to niemieckiej sprawie zaszkodzić.

(d. c. n.).

Capitaine ORDON.

UCZCIE DZIECI WASZE PO POLSKU!

KRONIKA PARYSKA

◊ Dary.

Czcigodny ksiądz Piaszczyński nadesłał nam dla Ofiar wojny w Polsce okrągłą sumę 700 fr., zebranych przezeń w środowisku naszych dzielnych braci górników i jeńców-górników.

Zanim ogłosimy szczegółową listę, na tem miejscu Czcigodnemu Księdzu i grupującemu się dookoła Niego Rodakom zasyłamy, imieniem niezapomnianych Ofiar wojny w Polsce, z głębi serca płynące « Bóg zapłać ».

◊ Uroczystość św. Stanisława w Beaulieu.

Uroczystość św. Stanisława, patrona Polski, odbyła się w Beaulieu z niezwykłą wspaniałością. Msze św. odprawił ks. Piaszczyński. Kościół był przepełniony oprócz jeńców-Polaków i górników, zjechali się na uroczystość Rodacy nasi z Saint-Etienne i Brunandière. Po odpiewaniu « Święty Boże » było kazanie o św. Stanisławie i posłannictwie Polski w Europie. Śpiewy w Kościele wypadły wspaniale a to dzięki p. Vigery i p. Szmidównie. O godzinie 3 był obchód w szkole połączony z uczczeniem Konstytucji Trzeciego Maja. Atrakcją zebrania były doskonale wykonane ćwiczenia Oddziału Sokoła, złożonego z dziewczątek polskich szkółki, prowadzonej przez p. Niewiadomską, w Saint-Etienne.

◊ W kinematografie u Gaumonta.

Zawiadamy wszystkich naszych Czytelników, że we wszystkich kinematografach firmy Gaumont, w czasie od 1 do 6 czerwca włącznie, będą produkowane zdjęcia z obchodu narodowego polskiego w Montmorency.

W dniu wczorajszym, zdjęcia te już zostały wyprawione do Anglii i do Stanów Zjednoczonych.

◊ Fotografje pamiątkowe.

Doskonałe fotografje pamiątkowe z Obchodu w Montmorency dokonała firma pana Demezy-Brzeski, na Avenue de la Grande-Armée, 9.

Oglądać je można w « Polonii ».

◊ W sprawie kart legitymacyjnych.

Na skutek reklamacji raz jeszcze zasięgniemy opinii władz odnośnych.

A więc Polacy, poddani austriacy i niemieccy będą zapisywani jako Polacy, trzeba jednak, aby dla potwierdzenia mieli świadectwa narodowości, wydawane przez nasze biuro.

Polacy, poddani rosyjscy winni, o ile by zachodziła kwestja, prosić o zaznaczenie, iż reklamują swą polską narodowość. Narodowość ta również będzie im przyznana w legitymacji po sprawdzeniu. To znaczy, że, o ile urzędnik, mając jedynie papiery rosyjskie przed sobą, nie może częstokroć stwierdzać narodowości polskiej, niemniej reklamację zanotuje i reklamacja ta będzie uwzględniona i w książeczce, którą

każdy otrzyma w następstwie, będzie zapisana narodowość polska.

Uchybienia, które mogły nastąpić są jedynie wynikiem braku dostatecznie obznajmionego personelu zapisującego pierwsze deklaracje. Ponieważ jednak te deklaracje przejdą dalej do rąk kompetentnych, przeto żadnych nieporozumień, w ostatecznej legitymacji, odnośnie przyznania narodowości polskiej nie będzie.

Innymi słowy, każdy Polak, który za Polaka się poda będzie uznany za Polaka.

Książki polskie, nowe i używane, różnej treści nabywa Administracja « Polonii ».

Bronzy do oświetlenia elektrycznego
GAZOWE LAMPY — INSTALACJE
A. BOUILLON

112, Boulevard de Belleville, 112 — PARIS

BIENENFELD JACQUES

KUPOJE: PERLY, — DROGIE KAMIEŃ
— BIŻUTERIE OKAZYJNE —

PARYŻ, 62, rue Lafayette, 62
Téléph: CENTRAL, 90-10

MADRYD, 11 & 12, Puerta del Sol

ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART

I. BAUER

ACHAT — VENTE — ÉCHANGE
37, rue des Martyrs — PARIS

• FUTRA — WYROBY FUTRZANE •
REPARACJE — PRZERÓBK

S. BESTER

• 4, rue Richer, 4 — PARIS •

MARCELI BARASZ

88, RUE DAMRÉMONT,
PARIS

wydawnictwo kart pocztowych, bromowych — studjów akademickich; próby wysyła za zaliczeniem.

**WIELKIE ZAKŁADY
— OGRODNICZE —**

(Właściciel: **Edm. DENIZOT**)

polecają:

WSZELKIE DRZEWA OWOCOWE,
OZDOBNE, FORMOWANE, etc.

Cenniki na żądanie darmo i oplatnie

Adres: **E. DENIZOT**

Grandes Pépinières — MEAUX

(Seine-et-Marne)

FOURRURES & PELLETERIES

E. FISCH

48, rue Grenéta — PARIS

Librairie GARNIER Frères

6, Rue des Saints-Pères, Paris (VII)

Słownik Francusko-Polski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32° 2 fr.

Słownik Polsko-Francuski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32° 2 fr.

Dwa wymienione słowniki, oprawne w jeden tom, wyczerpane. 4 fr. 50 cent.

Wysyła pocztą za dopłatą 10 0/0.
Do nabycia we wszystkich księgarniach i w Administracji « Polonii ».

LE GÉRANT: P. NEVEU

PARIS. — IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.